

Proudhon ; l'Eglise, par la bouche de son grand évêque, rejetait un idéalisme qui ne pouvait qu'être corrupteur ; la Révolution, par la bouche de son grand interprète, se méfie du *renanisme* « Dieu et les hommes, le Christ et la Révolution, écrit Proudhon à propos de la *Vie de Jésus*, sont également bafoués dans ce livre et ce sera l'éternel opprobre que la fortune dont il a joui ».

Dans son *Système historique de Renan*, Sorel a relevé des aveux de notre grand clerc laïque qui sont extrêmement significatifs et nous révèlent le fond vrai de sa nature. « Mes maîtres, dit Renan, cité par Sorel, m'avaient inculqué cette idée que l'homme qui n'a pas une mission noble est le goujat de la création. J'ai toujours été très injuste d'instinct envers la bourgeoisie. Au contraire, j'ai un goût vif pour le peuple, pour le pauvre. J'ai pu, seul, en mon siècle, comprendre Jésus et François d'Assise ». — « Mon rêve serait d'être logé, nourri, vêtu, chauffé, sans que j'eusse à y penser, par quelqu'un qui me prendrait à l'entreprise et me laisserait toute ma liberté... Je quitterai la vie sans avoir possédé d'autres choses que celles qui se consomment par l'usage, selon la règle franciscaine... L'achat de la terre m'a semblé laid, matériel, contraire au principe : *Non habemus hic manentem civitatem*. Les valeurs sont choses plus légères, plus éphémères, plus fragiles ; elles attachent moins et on risque plus de les perdre. » Et voici le commentaire de Sorel : « Nous avons quelque droit de penser que Renan a omis la véritable raison : les valeurs donnent des revenus sans que l'on se donne du souci. Le propriétaire, le chef d'entreprise, sont obligés de se tourmenter tous les jours ; mais jouir des fruits sans être propriétaire est infiniment plus agréable : c'est ainsi qu'il comprenait la règle de pauvreté franciscaine. « On ne pourra jamais faire accepter aux hommes voués aux professions nobles l'idée qu'on les paie », on leur doit les moyens de vivre hors de l'économie des goujats. Dans les *Apôtres*, il prévoit le temps de la revanche des idéalistes auxquels un monde trop industriel ne fait pas la part assez large ; on chassera les matérialistes « à coups de fouet », et alors les savants vivront à la manière des moines du Moyen-Age. Les « grandes âmes » se liguèrent contre la vulgarité. On retrouvera du sens aux paroles de Jésus et aux idées du Moyen-Age sur la pauvreté. On comprendra que posséder quelque chose ait pu être tenu pour une infériorité ». Ainsi la pauvreté, au sens que Renan donnait à ce mot, c'est le droit de ne pas être encombré par les charges de la propriété, tout en ayant les jouissances nécessaires ; c'est le droit d'être entretenu par les êtres inférieurs qui possèdent et qui travaillent ; c'est le principe d'une féodalité intellectuelle. Nous savons par l'histoire de l'Eglise à quels résultats déplorables conduit cette mirifique économie ; les plus grands génies épuisèrent leur énergie pour corriger les abus qui déshonorèrent l'Eglise à partir du jour où elle put mettre largement en pratique ce régime ; jamais aucune réforme ne put aboutir. La féodalité intellectuelle, admirée par Renan, est destructive de toute idée du droit, parce qu'elle nie la valeur, qu'elle réduit le producteur au rôle de vassal et qu'elle soumet la société civile à une direction qui lui est totalement étrangère » (5).

La chose est claire, l'idéal de Renan, c'est l'idéal du gras chanoine entretenu par... l'économie des goujats ; il conçoit l'économie sur un type tout clérical. L'idéaliste Renan rêve de vivre aux dépens des producteurs — com-

me le rêvent tous les Intellectuels modernes, successeurs des anciens clercs. L'opposition de Renan et de Proudhon prend ainsi une valeur de symbole, et nous comprenons maintenant l'horreur que le socialisme inspirait à Renan, et pourquoi il lui est apparu sous des aspects basement matérialistes. Le socialisme révolutionnaire ne veut ni du socialisme d'Eglise, ni du socialisme d'Etat : il est essentiellement la révolte des producteurs, qui se refusent à entretenir une soi-disant aristocratie intellectuelle, pratiquant largement et sans vergogne, au nom de Dieu ou au nom de l'Etat pensant, un parasitisme littéraire (6), d'autant plus vorace qu'il se réclame de raisons plus idéales. Les marxistes sont accoutumés d'être traités d'ignobles matérialistes, parce qu'ils refusent de s'incliner devant cet idéal de gros chanoine ; et l'on sait avec quelle vigueur, dans la *Justice dans la Révolution et l'Eglise* Proudhon, au nom de la morale des producteurs, a attaqué tout le système de l'économie clérical.

Je lis dans le *Jésus*, de Proudhon, ces lignes : « La charité est gâtée ; la philanthropie ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe ; plus de ressource que dans le droit, revendiqué avec énergie, et pratiqué rigoureusement. Les honnêtes gens sont les grands coupables. C'est à eux de se faire vengeurs, justiciers et policiers ; de chasser les intrigants gouvernementaux, les exploités, les malfaiteurs, les coquins, les fourbes. Au lieu de la vie ascétique, et de l'exercice spirituel, la vie justicière. Se bien convaincre que, hors la pratique sévère du Droit, tout est perdu, que la seule base de la morale, c'est le droit, que, hors de là, néant. Nous pourrions comme les chiens, comme l'Ancien Monde, comme l'Inde, l'Egypte, comme toutes les sociétés qui ont pourri. Guerre à la fausse littérature, à l'idéalisme, aux écrivains qui nous font des *Misérables*, des *Bovary*, des *Jacques*. Peut-être un jour, qui sait ? le progrès de la philosophie et des sciences, surtout le progrès de la morale et de la liberté, le développement de la

(6) L'expression est de Sorel, et je renvoie le lecteur au chapitre de sa *Ruine du monde antique*, où il analyse ce phénomène historique du parasitisme littéraire qui a une importance si capitale. La haine de nos intellectuels pour le bolchevisme vient de ce qu'ils ont discerné en lui un mouvement vraiment prolétarien capable de détruire à jamais cette domination néfaste et ruineuse des parasites littéraires. La vocation de l'intellectuel, — Sorel l'a démontré — est l'exploitation de la politique ; un mouvement ouvrier, où il n'y aurait plus de bonnes places à briguer et qui ne devrait pas aboutir à donner à ces Messieurs de l'intelligence pure la direction saint-simonienne de la société productrice, cesse d'être intéressant ; il n'est digne que de la haine la plus recuite et la plus féroce. Il n'y a que l'homme de culture vraiment désintéressée qui peut adhérer en esprit à la Révolution prolétarienne — celui qui n'espère aucun avantage temporel. Mais nos intellectuels en général ressemblent aux prêtres simoniaques, et il faudrait les inviter à lire — mais ce serait sans doute en pure perte, — les *Majorats littéraires* de Proudhon, où le grand moraliste de la Révolution a si bien montré de ce que doit être le rôle tout gratuit de l'Esprit. Les gens qui nous accusent d'être de grossiers matérialistes feront bien de lire, eux aussi, ces pages magnifiques. « Une poésie vénale, une éloquence vénale, une littérature vénale, un art vénal : est-ce que cela ne dit pas tout, et qu'ai-je besoin d'insister davantage ? Si nous ne croyons plus à rien aujourd'hui, c'est que nous sommes tous à vendre, *urbem venalem* et que nous faisons commerce de notre âme, de notre esprit, de notre liberté, de notre personne, comme des produits de nos champs et de nos manufactures. L'antiquité a conservé le trait de ce citoyen qui, dans un besoin pressant, emprunta sur le cadavre de son père. Combien parmi nous songeraient à retirer un pareil gage ? Nous y joindrions nos enfants et nos femmes. » (p. 139.)

(5) Sorel ajoute en note : « L'histoire de l'Eglise éclaire d'un jour très vif la théorie du droit et les conceptions marxistes, parce qu'elle nous montre ce que devient le droit quand les liens qui le rattachent à la production se relâchent. »